Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 37

Artikel: Malice populaire : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224110

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le groupe fait cercle devant le dernier tableau. Celui-ci représente trois femmes debout, en costume d'Eve dans le Paradis terrestre. Ce sont — dit notre guide — les favorites d'un grand roi dont le portrait est suspendu à la paroi d'en face. L'illustre Bourbon a voulu, par delà la mort, contempler encore celles qu'il aima durant sa vie terrestre. Dans cette pièce silencieuse, troublée à peine par les chuchotements des visiteurs, il poursuit, indifférent aux contingences d'ici-bas, son éternelle contemplation.

Un clergyman anglais baisse chastement les yeux et les vieilles demoiselles qui l'accompagnent prennent des airs choqués. Marc-Henri, lui, se met au premier rang et, les mains aux entournures du gilet, il manifeste tout haut son admiration :

— Moi, je les trouve rudement jolies ! Ah ! bigre, il ne manquait pas de goût le vieux roi. Des femmes comme ça, on n'en rencontre pas tous les jours ! Qu'en dites-vous ?

Se conformant à leur usage d'assimiler à un meuble toute personne qui ne leur a pas été présentée, les Anglo--Saxons, entourant Marc-Henri, se gardent bien de lier conversation avec lui. Les uns feuillettent leur Baedecker, d'autres posent quelques questions au guide puis, un par un, nous quittons cette pièce toute chargée de souvenirs.

La galerie qui repose sur les cinq arches du pont jeté sur le Cher, est la partie la plus originale du Château. Elle fut transformée en infirmerie durant la grande guerre.

La visite est terminée. Il ne reste plus qu'à tirer de sa poche le pourboire qu'on remet discrètement au guide et nous voilà de nouveau sur la terrasse, parmi les pelouses et les parterres de fleurs.

Une à une, les automobiles s'en vont, tandis que nous restons assis sur l'herbe à l'orée d'un bois. Nos regards ne peuvent se détacher de ce château merveilleux — édifice unique en son genre — et dont la visite vaut qu'on entreprenne le voyage. *Jean des Sapins.*

Pas fier. — On plaide en divorce.
Madame exècre monsieur.
— Pourquoi donc ? fait le président.
— Je ne le savais pas si bête.
Le mari avec vivacité:
— Pardon, elle le savait très bien

LA GLACE BRISEE

UNE voiture de chemin de fer. Entre un monsieur replet, gris — je veux dire de poil gris et... vêtu de même — souriant, aimable, plein d'initiative.

Des fêlures inquiétantes traversent de part en part la glace de la portière.

— Ah! voilà qui n'est pas rassurant... Les morceaux de cette vitre vont dégringoler. Faisons-les choir tout de suite.

Le monsieur empoigne délicatement un pan de la glace entre deux fêlures et un petit trou de rien du tout, imprime deux ou trois secousses. Le morceau en question cède de bonne grâce à l'invitation pressante du monsieur, se détache et tombe. Fracas de verre brisé sur le quai de la gare.

— A la bonne heure... Comme cela je suis sûr de ne pas le recevoir en cours de route sur la figure.

Une minute s'écoule... La portière s'ouvre... Une tête surmontée d'une casquette galonnée surgit ?

— Qui a brisé cette glace ?...

— Je n'en sais rien.

— C'est vous qui l'avez brisée !

— Jaamis de la vie !... Elle était brisée quand je suis arrivé. Demandez aux témoins !...

— Elle était brisée !... clâment les voyageurs.

— Je suis visiteur. J'ai passé tout à l'heure. La glace était indemne.

— Elle était brisée quand je suis arrivé ici.

— Je viens d'entendre à l'instant un bruit de glace brisée.

— J'ai fait tomber un morceau qui ne « tenait » plus !...

— Ah ! vous voyez bien que vous avez brisé la glace !

— C'est un peu fort !... M'accuser d'avoir brisé la glace quand tous les voyageurs peuvent témoigner qu'elle était brisée avant mon arrivée!

— Oui !... Oui !...

La portière se referme.

— Je n'ai fait que ça et le morceau est parti. (Il esquisse le geste de prendre le pan brisé entre le pouce et l'index. Resurgit une casquette galonnée).

— Ah ! voilà le chef de train.

— Vous avez cassé la glace, Monsieur !

— Par exemple !...

— Vous l'avez avoué au visiteur !

— Avoué, moi ? J'ai dit que j'avais trouvé la glace brisée à mon arrivée dans la voiture et que j'ai détaché le morceau pour éviter tout accident.

— Expliquez-moi donc comment cette glace s'est brisée.

— Mais je n'en sais rien, puisque je n'étais pas là !

— Vous vous expliquerez avec le chef de gare.

— Jamais !... Je dois partir et je n'ai pas le temps à perdre. D'ailleurs, je vais vous faire voir qui je suis ! Voici mon ticket de service... Je suis fonctionnaire...

— Je garde votre carte Vous viendez vous expliquer au terminus au chef de gare.

— Ah ça !... Croyez-vous que j'ai du temps à perdre, moi ?... Ah ! mais ! Ah ! mais !...

— La glace est brisée, c'est un fait. On ne sait comment. C'est entendu. Mais vous vous expliquerez avec le chef de gare.

— Je n'ai rien à expliquer. .. Faites plutôt enlever les morceaux de cette glace pour qu'ils ne provoquent pas d'accident.

Exit du chef-garde qui serre dans son carnet la carte de service du Monsieur replet-gris.

Arrivée d'une nouvelle casquette galonnée, mais moins, surmontant un homme d'équipe armé d'une échelle et d'un marteau. Il dresse l'échelle contre la portière et s'efforce de détacher les restes meurtris de la glace. Ils ne veulent rien savoir et s'accrochent au cadre de la portière avec la suprême énergie du désespoir.

A grands coups de marteau, ils cèdent... Les voyageurs qui arpentent le quai considèrent avec stupeur cet homme d'équipe qui brise le matériel des C. F. F. à coups de marteau. C'est fini. Le train part avec beaucoup de retard.

— Tout de même, c'est formidable. Voilà que je trouve une glace brisée dont j'arrache le morceau le plus menaçant et je suis obigé d'expliquer comment cette glace a volé en éclats... Ce qui est étonnant, c'est que les autres n'aient pas aussi éclaté.

Fort heureusement, le rire n'est que le propre de l'homme qui, lui, n'éclate qu'au figuré.

* * *

Qu'est-il arrivé au terminus ? Je ne l'ai pas su. C'est regrettable. Mais je retiens de l'événement une leçon que je traduis pour vous en maxime :

« Il ne faut jamais mettre le doigt entre la glace et l'administration. »

MALICE POPULAIRE

LE *Conteur Vaudois* s'est donné pour mission de conserver en le publiant tout ce qui concerne l'histoire locale, Je suis donc surpris de n'avoir pas encore rencontré, dans ses colonnes, les histoires que dans presque tous les villages on se raconte sur les communes voisines et qui donnent lieu à des sobriquets d'ordinaire plus malicieux que méchants. Réunir ces histoires, me paraîtrait être une contribution modeste, mais certaine, à l'histoire puisqu'elles rentrent dans ce que, à l'imitation des Anglais, nous appelons le « folklore ». Dans un appendice à ses « Mélanges Vaudois », Louis Favrat a donné une amorce à cette collection. Mais on n'a pas poussé plus loin. Nous allons reproduire ici quelques-unes de ces anecdotes dans l'espérance que d'autres collaborateurs voudront bien continuer l'œuvre commencée.

* * *

Nous y allons du reste à la bonne franquette puisque la plupart des brocardés ont l'esprit de rire en attendant de retourner les traits. Je commencerai donc par ma commune d'origine et village natal : Signy, coin perdu et ignoré du district de Nyon. Signy ! Singy ! Singe ! il n'est pas surprenant que la malice populaire nous ait donné les mêmes armoiries qu'à la ville de Lutry. Et l'histoire suivante s'est élaborée peu à peu :

Le propriétaire de la « campagne » d'Avenex avait un singe qui fumait la pipe. Mais cette jouissance ne lui suffisait pas, il voulait y ajouter le vagabondage dans le petit bois voisin. Le garde-champêtre de la commune l'aperçut suspendu aux branches d'un frêne. N'ayant jamais vu un être pareil, il s'écria : « Ce n'est pas un homme, il a une queue ; ce n'est pas une bête, il fume, c'est probablement un Allemand. » Prenant courage, il lui coupa une patte avec sa serpette. Ensuite, craignant d'avoir blessé un chrétien, il se rendit au village, rassembla bon nombre de gens parmi lesquels un cousin de mon père qui avait passablement voyagé et vu beaucoup de choses. Il rassura ses combourgeois et on acheva la bête. Cependant, comme il n'était pas parfaitement certain que ce ne fût pas un être humain, on enterra le singe dans un coin du cimetière et sur sa tombe on planta un petit sapin qui est devenu magnifique.

Mon père, quand on le taquinait, prenait la chose du bon côté. Il avait trouvé à la foire un singe en carton qui grimpait le long d'une ficelle quand on savait la tirer. Quand on lui demandait comment allaient les singes. « Oh ! très bien, regardez comme celui-là « grimpe ». Et il avait les rieurs de son côté.

Mais mon grand-père se fâchait parfois quand on faisait allusion à l'histoire, ce qui m'a fait penser qu'il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai là dedans. Quoi ? impossible de le savoir ; inutile aussi, car dans toute bonne histoire, il doit y avoir un élément de mystère.

Le souvenir de mon grand-père me fournit la transition et me mène à La Rippe où il avait pris femme. Or, comme on ne taquine bien que ceux qu'on aime, il disait parfois à ma grand'mère quand elle vantait son beau village de la frontière. « Oh ! n'en dis pas trop de bien, les gens n'y sont jamais arrivés à compter jusqu'à douze ». Et voici comment il le prouvait :

On avait acheté pour le clocher communal une belle horloge neuve. Quand elle eut été placée, et qu'il s'agissait de la mettre en marche, toute la commune, du moins tous ceux qui étaient valides dans la commune, étaient assemblés sur la place un peu avant le milieu du jour. Au premier coup de midi, alors que tous les regards étaient tournés en haut, chacun s'écria : « Ah ! ah ! Au second coup, ils commencèrent à compter : *Un*, et naturellement, ils durent s'arrêter à onze — ce que plusieurs expériences confirmèrent.

* * *

Mais descendons jusqu'à Arnex s. Nyon, où il s'agira aussi de regarder en haut, mais pour autre chose. On avait besoin de bois pour réparer la maison de commune. On résolut d'abattre un gros chêne qui, justement, gênait la charrue au coin d'un champ. Mais les bons outils manquaient. On décida de s'y prendre d'une manière pour le moins originale. Le syndic, on disait en ce temps-là, le gouverneur, se suspendit à la plus haute branche ; deux solides gaillards empoignèrent le syndic, chacun par une jambe et restèrent suspendus eux aussi; puis le reste des communiers continua la grappe vivante pareille à un essaim échappé de sa ruche. Nos bonnes gens espéraient ainsi déraciner l'arbre. Mais au bout de quelques instants, le

syndic qui avait vraiment toute la commune sur les bras, et dont les paumes commençaient à sécher, s'écria : « Atteinchon ! vu mè crètchî su lè man ». La pyramide vivante s'écroula naturellement au milieu des cris et de la confusion. *Quinna redallâie !* (rebedoulée), se disaient-ils les uns aux autres en se relevant et en frottant leurs bosses. On les appela dès lors les « redalles ».

* * *

Puisque nous sommes au bord du bois, traversons-le et pointons sur Founex, beau village, belles maisons, belles courtines dont les gens sont assez fiers.

Le voisinage de Genève a affiné les agriculteurs du lieu, et cela les a rendus un peu fiérauds, au dire des mauvaises langues des environs. Du reste n'est-on pas dans la Terre Sainte (cercle de Coppet)? Or donc, un bourgeois cossu de Founex eut le chagrin de voir son fils courtiser une gentille petite Savoyarde, servante dans le voisinage. Le gros propriétaire signifia à son galopin d'hértier que jamais il ne donnerait son consentement. Le fils annonça alors qu'il partait pour l'étranger. Il fit sa malle, l'envoya à un batelier à Coppet, puis il revint prendre congé de ses parents et il disparut. Pas pour très longtemps. Le roublard avait amassé quelques provisions et un baril de vin sous une « tine » au fond de la grange. Il s'y installa. Si le temps lui paraissait long, il ne souffrait ni de la faim, ni de la soif, ni de manque d'air, car les tines ont une douve plus longue que les autres et il est impossible de les mettre complètement à plat. Il était donc là depuis un certain temps quand il entendit son père qui faisait ses réflexions à haute voix en fourrageant son bétail. Les voici en résumé : « Je pourrais bien avoir fait une bêtise. Cette Savoyarde n'est peut-être pas mauvaise fille, après tout. Et maintenant, le voilà loin et l'on ne sait quand il reviendra. Et voilà bientôt les foins ! En ce moment, le jeune homme, qui avait tout entendu, se pencha vers la longue douve qui laissait une ouverture et il cria : « Père, si tu veux me laisser marier la Joséphine, je reviendrai de l'étranger ».

Depuis lors, quand, dans le pays un jeune homme dit qu'il part pour l'étranger, il se trouve toujours quelqu'un pour ajouter: « Comme celui de Founex ? »

* * *

Mais sauvons-nous vite pour ne pas recevoir quelques horions et filons sur Gingins. Quand, avec nos voisins de Grens, surnommés les «bots» (grenouilles mâles), nous allions à « la cure » dans le beau village du pied des bois, nous étions d'ordinaire accueillis par des: « Ah! voici les singes et les « gilets jaunes » ! à quoi nous répondions : « Taisez-vous « sèche-chrétiens » ! D'où provient ce surnom ?

Voici ce que l'on raconte :

Un soir de novembre, par une tourmente de neige mêlée de pluie, arrivait à Gingins, un Bourguignon « de par les Rousses ». Transpercé, il demanda de quoi se sécher. Comme c'était un samedi, on avait cuit le pain du village et le four communal était encore bon chaud. On y introduisit le pauvre homme, puisqu'il ne pouvait se sécher nulle part mieux que là. Le lendemain quand on retira le cadavre, un des Ginginois, s'écria : « Voyez comme il est content, il rit ». Un certain rictus des lèvres lui donnait en effet l'apparence de la gaîté.

* * *

Mais laissons cette histoire un peu macabre, pour nous égayer à Givrins. Cette riche commune possède dans le Jura de nombreux et magnifiques pâturages qui lui rapportent gros. L'un des plus connus est celui de la Givrine, à cheval sur la route de St-Cergues à Morex. Les communiers de Givrins ont de tout temps été fiers de cette « montagne ». Si Gambetta a pu dire de l'Alsace après 1870: « Y penser toujours, n'en parle jamais! » il faudrait modifier ce mot et dire pour la Givrine : « Ils y pensaient toujours, ils en parlaient constamment ». Même ils en rêvaient. C'est ce qui arriva une nuit au gouverneur qui, le matin, écrivit sur son livre de comptes : « Rêvé que le chalet de la Givrine a brûlé » (le gouverneur faisait en même temps les fonctions de syndic et celles de boursier). Puis, il prit la direction de la montagne et le soir quand il revint, il ajouta : « Pour y avoir été voir : 3 florins ».

Ces faits sont authentiques ; je les tiens de feu M. Favey, juge fédéral, qui a vu les livres de comptes.

Cependant, vous n'êtes pas obligé d'aller la raconter plus loin.

Ce qui est moins authentique, c'est ce que l'on raconte sur les gens de Genolier. Ce sont de robustes lurons, presque des athlètes, habitués aux gros travaux des champs et des bois. Est-ce pour cela, qu'on les surnomme les « pesants » ? L'histoire suivante ferait croire qu'il y a autre chose : Un jour une vache, ayant trop mangé de trèfle, gonfla. Dans ce cas, on perce la panse sur le côté avec un trocard (espèce de sonde). Eux voulurent la dégonfler avec une paille par le fondement. Et chacun tirait tant qu'il pouvait à tour de rôle. Quand vint le syndic, quelqu'un dit : « Ah ! le syndic doit toujours être honoré ; il ne peut donc pas tirer au même bout que tout le monde » et il retourna la paille.

Ajoutons que dans ce village, l'église est bâtie sur un cumulus qui a longtemps servi de cimetière. Quand on y eut cessé les sépultures, on y creusa la laiterie, car il y avait assez de place et c'est central. Mais on s'en est bien repenti, car il est arrivé qu'un fromage mal fabriqué a tellement gonflé qu'il a fait pencher le clocher de l'église. Allez-y voir, pendant que je grimpe à *Burtigny*, beau village du district de Rolle, mais qui du haut d'un contrefort du Jura domine la région de Nyon et même le canton de Genève. Or, il arriva un jour, dit-on, que la commune fit un héritage assez coquet qu'on décida d'affecter à une œuvre d'utilité publique. Mais laquelle ? Tous les municipaux se creusaient inutilement la tête. Enfin, les belles lumières qu'ils voyaient au bout du lac parurent leur procurer une solution. Genève n'était pas encore la capitale du monde, mais déjà une ville de progrès. « Envoyons là-bas une délégation ; chacun ouvrira les yeux et ce serait bien extraordinaire que les délégués ne voient rien d'utile à appliquer ensuite dans la commune ». Ainsi fut fait. Ils se rendirent à Genève, regardèrent de droite et de gauche, virent beaucoup de choses. Mais rien ne leur plut. Ils s'en furent enfin « boire un verre » dans un restaurant où un orchestre s'efforçait de distraire les clients. C'est là qu'ils passaient une bonne partie de la journée. Et quand, de retour, le soir, on les questionna sur ce qu'ils avaient vu : « Oh ! rien qu'un grand diable qui sciait une garde-robe (violoncelle).

(A suivre). *Remuepoussière.*

LA VOCATION D'EVELINE CAUCHE 5

En suivant le sentier qui s'enfonçait dans la forêt, Eveline admira le mystérieux enchaînement des choses qui prépare l'avenir à l'encontre de nos prévisions : si le docteur Nèche n'avait pas eu pour elle un peu trop d'admiration, il n'aurait pas eu l'idée de la conduire auprès de Myriam ; si elle n'avait pas rencontré cette bonne petite Myriam, elle aurait indéfiniment continué son rôle de Cendrillon, ou peut-être aurait-elle épousé le docteur, avec qui c'eût été la même chose, ou presque, à la misère en moins. Non, non, décidément, laver, peigner, torcher des enfants et peiner dans le ménage, ce n'était pas son affaire ! Elle était faite pour une autre vie, large, belle, exubérante et gaie, pour cueillir des bravos, de l'or, des fleurs, pour être célèbre comme des reines du chant dont Myriam lui avait raconté l'histoire, pour être heureuse, pour être aimée autrement que par ce bon docteur Nèche, qui devait approcher de la quarantaine. Et comme elle était seule dans la forêt, elle se mit à chanter, lançant aux échos des mots et des sons qui sortaient directement de son cœur, et célébraient la beauté des choses, la splendeur de la vie, la fraîcheur divine de l'air, l'espoir vague et troublant des suprêmes allégresses. Et c'est ainsi que sa décision fut prise.

Elle en rayonnait quand elle revint à la cure, tard dans la soirée, ayant oublié l'heure du maigre souper. Les petits étaient couchés, les plus grands apprenaient leurs leçons. Son père et sa mère l'attendaient dans la salle à manger, devant quelques restes qu'ils avaient eu peine à lui garder, car les plats étaient toujours trop courts, et les enfants demandaient : « Encore ! » tant qu'il restait une pomme de terre ou un macaroni. Mme Cauche se joignit à son mari, pour prêcher et supplier, en reprenant les mêmes arguments, qui revenaient avec de légers changements dans la façon de les présenter : le bon exemple à donner... les devoirs à remplir,.. l'obéissance,... les avantages d'une vie modeste et simple, etc., etc. — Eveline écouta longtemps sans répondre, le front barré d'une ride obstinée qui ne présageait rien de bon. Puis, comme sa mère répétait des choses déjà dites, elle s'écria :

— Ma pauvre maman, il ne faut pas m'en vouloir, mais je ne voudrais pas vivre comme toi !... Le devoir, les exemples, oui, c'est magnifique !... Est-ce ma faute, si je n'ai pas le courage de vivre pour cela ?.. si j'ai une belle voix? si j'aime tout ce qui m'attend, tout ce qui m'appelle ?

Elle la regarda tristement, puis regarda son père, et dit encore :

— Je sens que c'est ma voie ; demain je dirai oui à M Bottomby !

D'autres arguments se présentèrent à l'esprit de M. Cauche: il parla plus fort, il invoqua la volonté paternelle, il déclara qu'il ne donnerait jamais son consentement, pas plus que s'il s'agissait d'un mariage avec un malhonnête homme Eveline répondit :

— Eh bien, oui, mon pauvre papa, je désobéirai !... Oh ! cela me fait beaucoup de peine, je t'assure, parce que je t'aime tant, et j'aime tant maman !... Mais je ne peux pas faire autrement !...

— Ah ! malheureuse ! fit M. Cauche en se couvrant le visage de ses mains.

Alors, Eveline, ayant peur de s'attendrir, s'enfuit de la chambre.

M. et Mme Cauche restèrent en face l'un de l'autre, mal éclairés par la vieille lampe, qui sentait presque toujours mauvais. M. Cauche répéta plusieurs fois :

— Ah ! Seigneur ! Seigneur ! *Ed. Rod.*

Chez le dentiste. — Le cambrioleur qui s'est introduit dans l'appartement de ce dentiste est petit, fragile et fluet. Il commence son « travail » ; et brusquement la porte s'ouvre, et le locataire, un géant, s'avance armé d'une forte canne.

Gros émoi du cambrioleur qui s'avance vers l'homme au gourdin levé et lui dit d'une voix mourante:

— Auriez-vous la bonté de m'endormir avant de m'assommer !

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, un magnifique film technicolor avec Lionel Barrymore, Jane Daly et Lloyd Hughes : **L'Ile Mystérieuse** ». Si ce n'est pas la transposition à l'écran du roman de Jules Verne, le metteur en scène s'est inspiré de l'œuvre du maître pour tourner son film. C'est l'archipel de Bahama qu'il a choisi pour ses opérations. Là, chaque îil semblait mettre à sa disposition des décors sous-marins de toute beauté, avec leurs paysages de corail et de algues onduleuses, et le fond des mers qui semblait condamné à une perpétuelle obscurité, a té enfin éclairé par des projecteurs descendus eux-mêmes dans ces bas-fonds.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.